

10 OCTOBRE 1963



LE JOURNAL DES ARTS



par
René
Barotte



JÉRÔME BOSCH, LE GRAND CATHOLIQUE QUI SE PRENAIT POUR LE DIABLE

« **L**ES limites en art sont difficiles à tracer avec exactitude. Où commence le XVI^e siècle et quand finit-il ?... » Cette phrase de M. Roberts Jones, conservateur des musées royaux de Belgique, et qui figure dans la préface du catalogue de la magnifique exposition : « Le siècle de Brueghel », j'en ai senti toute la vérité en visitant cette manifestation exceptionnelle. Elle se déroule sur plus de 500 mètres de la grande cimaise bruxelloise.

Les 300 tableaux qui y figurent ont été assurés pour plus de 5 milliards d'anciens francs, mais leur valeur réelle paraît inestimable. Ces œuvres, exécutées parfois un peu avant 1500 et très rarement au-delà de 1600, posent des problèmes qui passionnent les techniciens venus du monde entier.

Influences

Ceux-ci notent au passage l'influence des pays limitrophes, tels que la France et les Pays-Bas, mais surtout ils

prouvent que coïncidant avec la Renaissance durant laquelle « rien d'humain ne fut étranger » aux artistes comme aux écrivains, ce XVI^e Flamand si longtemps décrié est en somme une suite logique à l'« Age d'or » des grands précurseurs, les Van Eyck, Memling, avant que n'apparaisse, sans qu'il y ait eu aucune rupture dans la chaîne enchantée, ce phare éblouissant : Pierre-Paul Rubens.

La foi

Les 90 exposants qui ont donné tant d'amour à l'expression de la foi, mais aussi à la transposition d'un objet ou d'un visage, qu'ils se nomment, entre beaucoup d'autres : Benson, Antonio Moro, Y. de Flandres, Bouts, Métyzys, qu'ils soient « idéalistes », « réalistes » ou « maniéristes », m'ont séduit.

Mais, ne disposant que de trois heures, je les ai passées presque tout entières en face de trois maîtres qui m'ont paru les sommets de cette confrontation : Jérôme Bosch, Pierre Brueghel et Patenier qu'en France nous appelons Patinir.

Bosch est actuellement très à la mode. Un film vient de lui être consacré dans le cadre de la « Troisième Biennale de Paris ».

Si dans son « Christ en croix », il garde encore un certain classicisme, dans « L'Escamoteur », « Le Jugement dernier », « La tentation de saint Antoine », « Carnaval et Carême », il se révèle vraiment comme le père de tous les « fantastiques » qui sont venus après lui et des « surréalistes » même. Il jongle avec la perspective, fait passer les hommes et les animaux par les plus étonnantes métamorphoses, lance les élus dans le paradis et précipite dans les mondes infernaux ceux qui ont pactisé avec Satan !...

Et cela dans une palette imprévue, parfois des roses tendres qui font encore mieux ressortir les couleurs sombres. Ami des grands, il avait pour clients Philippe Le Beau et Marguerite d'Autriche. Il travaillait chaque jour avec sérénité dans son atelier de la place du Marché, à Bois-le-Duc. On a l'impression que Jérôme Bosch, membre très pieux de la

enfants jouent, les paysans tuent le cochon ou balayent la rue. Ce réalisme atteindra à une poésie étrange dans l'extraordinaire « Chute d'Icare », qu'il évoque simplement par deux ailes et quelques plumes posées sur la mer, tandis que, alentour, la vie continue : le pêcheur lance sa ligne, le laboureur creuse son sillon et le berger consulte le ciel du regard et cela dans une atmosphère où la lumière se répand comme une poudre d'or qui s'harmonise avec le vert émeraude de l'onde.

Transposition

Seul un Patinir (le troisième de notre choix) peut aller aussi loin dans la transposition

de la nature. Dürer, quand il se rendit aux Pays-Bas, en avait fait son ami et même l'avait aidé à la composition d'une figure de saint Christophe.

Dans ses précieux tableaux où la mer n'est limitée que par le ciel et par quelques belles architectures, les personnages, qu'il s'agisse de saint Jérôme ou de saint Antoine, n'ont qu'un rôle secondaire. Sa lumière est délicieuse. A lui seul, vers 1520, il rouvre « la grande nature fermée ». Il l'aime pour elle-même comme ses successeurs hollandais Ruysdaël ou Van Goyen et, plus près de nous, Turner et nos grands « impressionnistes ».



Jérôme Bosch : « Le Concert dans l'œuf »

Confrérie de Notre-Dame, a trouvé le moyen de se « défourler » par une telle représentation des vices.

Le diable

Que sait-on du personnage de Pierre Brueghel ? Rien ou presque, sinon qu'il porte le nom d'un village où il est né entre 1525 et 1530, qu'il mourut à Bruxelles en 1569, Baudelaire le baptisa « Le Drôle ».

Il se demande non sans humour s'il n'est pas le diable en personne, car, lui aussi, reprenant les thèmes de Bosch, il sera hanté, comme lui, en particulier dans ses « Anges rebelles », tableau merveilleux de l'exposition, par ce parallèle obsédant : « Le Bien et le Mal ».

Poésie étrange

Il est aussi, par-dessus tout, le peintre de la vie quotidienne, des visages presque monstrueux, de la ripaille, de la bamboche, de la danse ; et s'il représente parfois de merveilleux paysages sous la neige, comme son « Dénombrement de Bethléem », c'est un village flamand qui servira de cadre à la scène durant laquelle les